

Entretien avec Boris Cyrulnik

Propos recueillis par Emmanuelle Jouet, Conseillère scientifique.



Les fondateurs de la maison des nourrices et des enfants assistés l'avaient contacté plusieurs fois aux cours des dix dernières années afin qu'il vienne éclairer les débats en cours autour de l'accueil par le concept qu'il a déployé en France, la résilience. Mais pour des raisons d'agenda, Boris Cyrulnik, puisqu'il s'agit de lui, n'avait pu se déplacer lors des Entretiens de Bibracte en octobre 2011. Les membres du Conseil scientifique du Parc naturel régional du Morvan ont trouvé alors judicieux d'organiser un entretien en guise de conclusion à ce numéro des Cahiers scientifiques consacré à l'accueil des enfants assistés dans le Morvan. Il a accepté de nous recevoir.

Boris Cyrulnik a d'abord exercé comme psychiatre tout en développant son activité de chercheur dans les champs de la neurologie, la psychanalyse et l'éthologie. En retraite de ses activités de consultation en psychiatrie, il travaille aujourd'hui comme chercheur et enseignant à l'Université Sud-Toulon-Var, où il est responsable d'un groupe de recherche en éthologie clinique et enseignant en éthologie humaine. Son enfance a été marquée par la persécution des nazis contre les Juifs pendant la période de la seconde Guerre Mondiale, où séparé de ses parents puis orphelin, il a connu des placements dans différentes familles et notamment celles de l'Assistance publique.



Cette rencontre prend ainsi une saveur singulière car non seulement nous allons parler des personnes ayant connu les services de l'Assistance publique avec le chantre de ce concept profondément humaniste qu'est la résilience mais également avec un homme qui a vécu des expériences similaires à de nombreux habitants actuels du Morvan. Cet entretien participe à la fois d'un éclairage scientifique et d'un témoignage, même s'il ne sera pas traité ici de son expérience personnelle directement [À ce sujet, nous renvoyons à son dernier ouvrage « *Sauve-toi, la vie t'appelle* » (2013)].

Quelques éléments de cadrage, en préambule. La résilience peut se définir comme « *la capacité d'une personne ou d'un groupe à bien se développer, à continuer à se projeter dans l'avenir en dépit des événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères* » (Cyrulnik et al. 2001, p. 17). Les premières publications qui traitent de ce concept datent des années cinquante aux États-Unis par les travaux d'Emmy Werner (1989) qui commence à l'étudier auprès d'enfants à risque psychopathologique. Elle va suivre ces enfants dont la trajectoire de vie paraissait, a priori, scellée, c'est-à-dire vouée à l'échec. Or, trente ans plus tard, certains d'entre eux auront vécu une vie épanouissante. C'est à partir de ces destins positifs et créateurs que les chercheurs issus de disciplines diverses et complémentaires vont constituer le corpus d'études scientifiques sur la résilience depuis maintenant près de soixante-dix ans. Là, où la psychologie et la sociologie classiques ont plutôt tendance à regarder souffrance et difficultés, la résilience se nourrit des ressources biologiques, affectives, sociales et culturelles dont dispose chacun d'entre nous et chaque collectivité pour grandir et vivre ensemble.

Aujourd'hui ce concept est l'objet d'une activité florissante dans de nombreux champs de recherche internationaux. Selon Boris Cyrulnik, en 2011, 5000 articles sont parus dans des revues à comité scientifique et 1200 thèses ont été soutenues, et ce dans des disciplines multiples comme la psychologie cognitive, les sciences de l'éducation, la neurologie, la biologie et ou encore la neuro-imagerie (liste non exhaustive). Nous renvoyons aux références bibliographiques à la fin de cet article pour un complément d'informations.

De fait, notre intention lors de l'entretien ne consistait pas à évoquer de façon détaillée le concept de résilience mais plutôt de l'ancrer dans les questions substantielles soulevées par l'histoire de l'accueil dans la vie des morvandiaux, enfants placés ou familles nourricières, ainsi que dans celle de leurs descendants formant aujourd'hui communauté sur ce territoire.

Emmanuelle Jouet : - « Que vous évoque le lien entre le Morvan et les fonctions d'accueil et de placement au point qu'on ait parlé d'industrie nourricière ? »

Boris Cyrulnik : - « C'est comme ça que nous (nda : les chercheurs qui travaillent sur le concept de résilience) nous posons le problème : l'individu ne peut pas se développer ailleurs que dans un milieu, donc pour étudier la résilience, il faut étudier les *transactions* que ce petit bonhomme ou cette petite bonne femme passe avec le milieu qu'il lui est offert.

Ce milieu pour le Morvan et pour d'autres régions comme la Bretagne aussi, c'était l'industrie des nourrices ; parce que notre culture abandonnait les enfants pendant très longtemps. Les parents quand il y avait une période de famine, quand ils ne pouvaient pas élever les enfants, ils les abandonnaient et l'industrie des *recommandares* (femmes qui tiennent les bureaux de placement des servantes et des nourrices), organisait la location des nourrices et l'envoi des enfants à la campagne. Il y avait un « massacre des enfants » que l'on peut nommer *d'avortements après la naissance*, car un bébé sur deux arrivait en nourrice et un sur deux mourait au cours de la première année. Il n'y avait pas beaucoup de survivants ».

EJ : - « Qu'est-ce que vous appelez les *transactions* entre un enfant et son milieu de développement ? »

BC : - « C'est une interaction entre ce qu'est le sujet et ce qui est autour du sujet. Il y a des enfants qui démarrent tellement mal qu'il ne peut pas y avoir de milieu favorable pour eux et ça on le sait maintenant, ce sont les bébés qui ont une cascade de traumatismes, moi j'appelle cela *une déchirure répétée*, c'est-à-dire que ces enfants ont connu des isolements répétés qui commencent souvent dès la grossesse de leur mère. Quand ces isolements sont répétés il y a de tels dégâts cérébraux que pour ces enfants-là c'est très difficile de trouver un milieu favorable.

C'est pour cela que j'insiste sur le mot *transaction* entre ce qu'est un enfant et ce qui est proposé autour de lui. Et à l'inverse, il y a des enfants qui sont abandonnés ou qui sont isolés parce qu'il y a eu un malheur dans la famille, - et il y en a des causes de malheur, la maladie, un accident de voiture ... -. Si cet enfant a eu de *bonnes interactions précoces*, il trouvera un milieu favorable, c'est-à-dire que si on le maltraite il trouvera un moyen d'y échapper. Ces enfants-là ont acquis un *facteur de résilience* précieux avant le traumatisme, alors pour eux ce sera facile de trouver un milieu favorable.

Ainsi, aujourd'hui on sait analyser la communication intra-utérine par des capteurs biologiques, neurobiologiques, et comportementaux, lors de scanners et d'échographies. Et on a observé que quand la mère est malheureuse, déprimée, mais je n'aime pas employer le terme déprimé car on a l'impression que c'est la mère qui est de mauvaise qualité, je dirai plutôt quand la mère vit un malheur dans sa vie, que ce malheur vienne de la part de son mari, de la société, de son histoire, d'un accident de la vie, et bien le bébé arrête de « grandir » dans le ventre de la mère.

Les premiers travaux sur cette communication intra-utérine remontent à 1978 et nous avons montré cela par exemple avec une expérience sur le stress de la mère. On demandait au moment de l'échographie à une future maman « *Madame, voulez-vous chanter ?* », elle avait pendant une fraction de seconde un léger stress, et instantanément le cœur du bébé s'accélérait, donc on a été parmi les tout premiers à montrer que le stress de la mère communiquait quelque chose au bébé dans l'utérus.

Maintenant, il n'y a pas l'ombre d'un doute, on peut citer l'étude de Shaul Harel à Tel Aviv (1979) qui a montré que tous les bébés dont les mamans ont été stressées par la guerre, ont un retard de développement, de taille, de poids de 50 %, et de développement du cerveau de 30 %. Un tel bébé qui arrive au monde a un handicap qui est provoqué par le malheur de sa mère, provoqué par la guerre de tous les pays du Proche Orient, si bien que ce bébé-là si on veut lui proposer un processus de résilience, il faudra travailler dur et surtout lui proposer une *stabilité affective durable* ».

EJ : - « Et c'est ce qu'a pu proposer le système de l'Assistance publique au travers des familles nourricières du Morvan ? »

BC : - « Oui, et pour proposer une *stabilité affective durable* à un bébé qui vous envoie promener quand vous lui souriez, ou vous mord quand vous l'approchez, il faut vraiment être un adulte généreux ; certains y arrivent, mais théoriquement si on veut récupérer ces bébés il faut leur proposer une stabilité avant la parole cela veut dire une stabilité sensorielle, c'est-à-dire apportée avant le 24e mois ; donc ces bébés-là, il faut vraiment des adultes de grand talent pour les récupérer, certains y arrivent et beaucoup échouent ».

EJ : - « En revenant au Morvan du début du siècle et en faisant attention à l'illusion rétrospective, que peut-on entendre par *stabilité affective durable* ? Les conditions de vie restent particulièrement rudes dans toutes les

familles au début du XXe siècle et jusqu'à la seconde Guerre Mondiale. On peut ainsi recueillir des témoignages d'enfants assistés où cohabitent des récits d'expériences très maltraitantes, qui pourraient être qualifiées aujourd'hui de torture, et en même temps est exprimée de la reconnaissance pour la mère nourricière d'avoir par exemple insisté sur l'importance de l'école. Il peut se mêler dans l'expérience de l'enfant le souvenir à la fois des coups et du soutien. »

BC : - « Il faut raisonner en termes systémiques, c'est-à-dire dans un contexte social où la maltraitance n'était pas pensée: battre un enfant, ce n'est pas grave, on lui donne des coups il en recevra d'autres dans la vie. Moi j'ai été dans une ferme où il y avait une métayère qui s'appelait Marguerite et qui donnait des coups aux enfants de l'assistance et par ailleurs, elle était très gentille avec eux, car donner des coups c'est comme cela que l'on éduque les enfants, en particulier les garçons c'était le dogme. Il faut battre les garçons sinon cela va devenir des bêtes sauvages et il faut entraver les filles sinon elles vont toutes se prostituer. Ainsi avec des principes éducatifs comme cela, donner un coup, cela fait mal mais ce n'est qu'un coup, c'est-à-dire que Marguerite elle passait à côté d'un gosse de l'assistance elle donnait un coup, et la même était très gentille à table, et en cas de malheur elle était là, elle s'occupait d'eux.

Il faut recontextualiser. Ce qui est traumatisant ce ne sont pas les coups en tant que tels c'est la relation humiliante, sexuelle souvent, notamment contre les filles - *les filles étaient souvent utilisées comme des objets sexuels* - qui est dégradante, et cela provoque des traumatismes, cela délabre le développement de l'enfant.

Et le fait que ces familles touchaient de l'argent cela a pu libérer beaucoup d'enfants : certains enfants qui croyaient que la famille d'accueil était leur famille, ont été blessés quand ils ont découvert la vérité et en même temps le fait que la famille d'accueil touchait de l'argent les libérait, ils pouvaient se dire : « *Ça va, s'ils sont méchants avec moi un jour je partirai, ce n'est pas mes vrais parents !* ».

Et la représentation du passé, de son propre passé constitue également un énorme biais. On a fait des enquêtes au sujet des souvenirs que des adultes peuvent avoir de leur enfance. Hoffer (1995) a posé des questions à des enfants de 14 ans (720) et il a recommencé trente ans plus tard. Il leur a posé les mêmes questions. Le résultat est que majoritairement les réponses sont totalement différentes. Par exemple, c'était à l'époque où les professeurs de l'école publique n'avaient pas le droit de battre les enfants mais ils le faisaient quand même. Dans les résultats d'Hoffer, à 14 ans 84 % des personnes interrogées disent avoir été humiliées par l'école publique et trente ans plus tard ils ne sont plus que 22 % à déclarer avoir été humiliés par l'école publique. On observe donc un remaniement de la représentation de son passé, qui fait qu'on peut tout à fait sincèrement dire le contraire de ce qu'on a vécu ».

EJ : - « En faisant des coupes historiques un peu grossières, on peut dire qu'il y a trois époques dans le placement des enfants assistés dans le Morvan : les prémices de l'organisation à partir de Vincent de Paul, l'institutionnalisation en système administratif par la mise en place de l'Assistance publique, puis le début de la transformation institutionnelle commencée dans l'entre-deux-guerres avec une diminution des abandons, période qui s'achève dans les années soixante avec les lois de protection de l'enfance et les réformes administratives et institutionnelles, précurseurs du système actuel.

Et si on calque l'évolution des représentations envers les enfants assistés sur ces périodes, on peut observer premièrement une période de stigmatisation et de discrimination très forte, puis un début d'intégration où des enfants assistés se marient avec des enfants de famille, héritent, s'installent dans la région, qu'on pourrait qualifier d'intégration voire d'assimilation (Cadoret, 1995) et enfin la période actuelle marquée par un *Bien Vivre ensemble*, où l'importance des récits pluriels se fait montre dans de nombreux lieux ».

BC : - « Je vais vous étonner, mais j'ai connu à l'époque où j'étais interne à Paris un professeur de psychiatrie qui disait : « *le traitement des enfants abandonnés c'est la chasse d'eau* » ; cet homme, professeur de psychiatrie, pensait qu'il y avait une hiérarchie des valeurs humaines, pensait qu'ils étaient des sous-hommes et qu'on perdait bien notre temps à s'en occuper. C'est aussi ce que j'ai entendu quand j'étais en Roumanie, après la chute du mur, on avait été agressé par des roumains qui nous disaient « *Pourquoi vous allez vous occuper de ces enfants-là, on a déjà tant de mal avec les nôtres vous voyez bien que ce sont des monstres !* » Alors, on leur répondait : « *C'est parce que l'on ne s'en occupe pas qu'ils vont devenir des monstres !* ». Ce sont des modes de raisonnement qui reviennent très vite ».

EJ : - « Jusqu'à quel point la stigmatisation empêche-t-elle les récits des traumatismes ? »

BC : - « Beaucoup d'enfants abandonnés ou élevés dans ces institutions avaient honte d'en parler et ils se mettaient alors eux-mêmes dans une situation de non résilience, et ne s'exprimaient pas. Voilà comment ils

raisonnent intimement : « *Si je vous raconte ce qui m'est arrivé dont j'ai honte, vous allez me mépriser donc si je continue à parler, à travailler avec vous il faut que je taise, que je fasse secret sur ce qui m'est arrivé* ».

Ce qui est important de noter ici, c'est qu'il faut que les récits soient congruents, que la personne qui a vécu un traumatisme ait confiance dans l'environnement, qu'elle soit assurée qu'elle sera soutenue dans sa parole et dans sa vie. Le discours collectif ambiant doit dire : « *Tu peux nous dire ce qui t'est arrivé et on va voir comment on peut t'aider et ce que tu peux nous apporter parce que tu n'es pas un récipient passif, tu dois être auteur de ton récit... nous avons aussi besoin de toi ...* »

Une des failles des traumatisés qui empêche la résilience, c'est qu'ils intériorisent les discours d'alentours et si ces discours sont méprisants, ils se disent « *Les gens ont raison de nous mépriser, il ne faut pas parler de cela !* ». Apparaît alors le déni du traumatisme qui dans un premier temps protège et qui sur le long terme empêche de résoudre le problème.

EJ : - « Le secret des origines empêche-t-il le processus de résilience ? »

BC : - « Aujourd'hui beaucoup d'orphelins n'ont pas le secret des origines mais ils ne savent pas d'où ils viennent donc selon les récits d'alentour ils fantasment : « *Ma mère est sûrement une prostituée ou bien je suis le fils d'un viol, un bâtard, né hors mariage ou d'un inceste* ».

Quand on fait des études au niveau populationnel, on observe parmi les populations qui n'ont pas accès à leurs origines beaucoup d'indicateurs de mal-être physique et psychique. Ces personnes sont souvent malades, développent des troubles de la croissance, se soignent mal, vivent avec des troubles psychiques, sont des malheureux impulsifs ou bien difficiles du point de vue relationnel. Ces observations sont faites au travers d'indicateurs comme le nombre de consultations médicales et d'hospitalisations, la consommation de médicaments, ainsi qu'au travers d'indicateurs sociaux, comme le revenu, les diplômes, le mariage, le nombre d'enfants ...

À l'inverse, les populations où les enfants ont été traumatisés mais ont accès à leurs origines présentent beaucoup moins d'indicateurs de mal-être. Voilà qui permet d'affirmer que connaître ses origines c'est un facteur de résilience précieux.

Bien sûr, notre raisonnement se fait ici au niveau des populations et non pas au niveau individuel. Il faut être prudent. Ce qui vaut pour une population ne vaut pas forcément pour une personne.

EJ : - « Ce dernier point est intéressant pour regarder ce qui se passe aujourd'hui dans le Morvan au sujet de la mémoire sur l'accueil des enfants assistés. Plusieurs voix se font entendre. D'un côté, des personnes disent : « *L'arrivée des enfants assistés a fait du bien à la région, cela a été positif comme l'expérience des nourrices sur lieu l'a été* ». D'un autre côté, on entend des personnes passées par l'Assistance publique qui relativisent en décrivant leurs difficultés de vie pendant cette période de leur enfance et adolescence. On voit ici la distinction à faire entre déterminisme individuel et observations populationnelles ?

BC : - « Il faut raisonner en termes de *convergence de causes*, d'où l'importance du mot *transaction* et étudier ce qu'était l'enfant *avant* le trauma, son environnement *après* le trauma ainsi que la *structure du trauma*. Ce continuum du traumatisme, c'est ce qui rend une expérience particulière pour une personne singulière mais non valable pour une autre si on regarde au niveau individuel. En passant au niveau macro et populationnel, on voit des tendances se dessiner.

Ainsi, pour comprendre plus finement ce qu'a pu être l'histoire d'un enfant assisté, ce qu'a pu être le traumatisme vécu et ce que sont les traces dans sa vie d'adulte, il faut s'attacher à l'avant, le pendant et l'après agression, c'est-à-dire sur quel enfant cela arrive, quelle est la structure de l'agression, quel est le soutien amical, familial, culturel proposé par l'environnement ?

Par exemple, si je lis *Oliver Twist* (Dickens, 1837) et que je vois qu'il s'en est sorti, alors pourquoi pas moi ? Je suis convaincu de l'importance des récits fabriqués par les romanciers, les conteurs, les auteurs de théâtre, *l'art a un rôle majeur pour favoriser la résilience*.

J'ai passé ma vie dans ce genre de problème avec des gens qui venaient hors société dans l'intimité d'un cabinet pour parler de cela, car à table, en famille ou entre amis, on dit des bêtises, on se fâche, mais on ne parle pas de tout. Comment ferait-on pour réagir quand une femme dit : « *J'ai été violée par mon père* », est-ce qu'on pourrait reprendre la conversation ? Cela veut dire qu'il faut des lieux pour travailler cela, des cabinets de psychothérapies ; mais ce sont les anxieux qui vont dans des cabinets de psychothérapie. Il y a des gens qui ont des troubles plus importants qui ne vont pas en psychothérapie, il faut des lieux où on peut dire ou paraître l'expérience, le traumatisme et c'est probablement une fonction de l'art.

Les comédiens, les romanciers, les artistes deviennent alors des *porte-parole*.

Pendant très longtemps, je n'ai été capable de faire des autobiographies qu'à la troisième personne et tous ceux qui ont connu des traumatismes disent : « *D'abord je n'ai pu en parler qu'à la troisième personne* ». Les gens éclataient de rire quand je parlais de ce que j'avais vécu pendant la guerre, les gens disaient nous aussi on a souffert. C'est ce que j'ai connu et beaucoup l'ont connu.

Ce n'est qu'une fois que la culture a été modifiée par le discours artistique qu'alors nous osons dire. Nous pouvons parler de nous d'une part parce que nous sommes plus forts et d'autre part parce que vous, les autres, êtes capables de nous entendre. Désormais les récits ne sont plus dissonants.

Le récit d'un même fait déclenche des sentiments totalement différents selon les discours environnants, c'est que la psychologie sociale appelle les *dissonances cognitives*. Le récit que je fais de ma vie dans certains milieux est très bien accueilli : « *Tu as été à l'Assistance publique, tu as eu un métier, bravo !* ». Alors que le même fait, dans un autre contexte culturel peut devenir : « *Tu es de l'Assistance publique, tu es un bâtard, tu n'as pas de valeur !* ».

D'où l'importance des romanciers, des journalistes, des pièces de théâtre, des fabricants de récits de façon à ne plus faire peser cette dissonance culturelle sur les personnes et redonner du sens à leur expérience.

L'expérience de la production de la pièce des « *Enfants des Vermiriaux* », c'est une belle histoire et je suis convaincu que c'est ce qu'il faut faire.

Être capable de jouer un événement qui a été traumatisant pour des individus, pour une communauté, c'est ce qui permet de se décentrer de son histoire propre, de cesser de ruminer, et de reprendre la maîtrise de soi-même. Quand on rumine, on aggrave la blessure du passé, parce qu'on répète et c'est la définition psychanalytique de la névrose, on reste prisonnier du passé. Quand on peut transformer la blessure en représentation théâtrale on remplace la blessure en beauté : je redeviens maître de mon monde, et moi qui ai été objet sexuel de l'agresseur je redeviens sujet de mon roman, alors que j'étais objet sexuel de ces pulsions, c'est un changement de statut total qui peut s'opérer très vite.

On peut donner l'exemple du Brésil. À Sao Paulo, dans les favelas, ils pacifient les enfants en faisant venir des artistes. Les garçons mouraient de mort violente due à la criminalité, ils étaient très jeunes et avaient des enfants en bas âge. L'ancienne politique consistait à envoyer la police et la fierté de ces garçons c'était de se battre contre la police, c'était un piège de violence sans fin. Maintenant on envoie des musiciens, des théâtres, des danseurs, qui leur permettent de mettre en scène leur vie, leur expérience, de se décentrer de la violence et de donner un autre sens à leur vie.

De plus, le système d'évaluation de la résilience sur lequel nous travaillons maintenant permet de montrer comment mieux aider les enfants qui ont vécu des expériences traumatisantes, et il apparaît clairement que l'art est une « *arme* » majeure de la résilience. Notons, une étude de Nathalie Loutre ou Pasquier (1981), qui a suivi pendant trente ans, une population d'enfants abandonnés en les interrogeant tous les ans. Les résultats montrent que si la culture ne les abandonne pas, ils parviennent à bien se développer ».

EJ : Il nous a semblé judicieux de conclure cet entretien en demandant à Boris Cyrulnik quelles seraient les perspectives à envisager dans le cadre de l'ouverture de la Maison des nourrices et des enfants assistés à Alligny-Morvan.

Voici sa réponse en deux points :

BC : - « premièrement, promouvoir des politiques de protection et de développement de l'enfance qui favorisent les interactions précoces. On sait aujourd'hui que si on rate la petite enfance d'un enfant, on le met dans une situation difficile, parfois c'est rattrapable et parfois cela ne l'est pas, hélas. Donc cela peut passer par exemple comme dans les pays de l'Europe du Nord par le développement de congés parentaux pour les deux parents. Et ce en raison de l'importance reconnue de la place du père dans le développement du petit enfant aujourd'hui. Les Norvégiens donnent des congés parentaux de onze mois, ce qui même si cela pose des problèmes sociaux, d'entente de couples, pour les enfants cela fait des évaluations positives en termes de résilience ;

- « deuxièmement, il est nécessaire d'organiser la culture de quartier local, l'orchestre local, le théâtre, dans la mouvance de l'éducation populaire. Un programme politique qui favorise la résilience et le bien vivre ensemble à la campagne, c'est un programme qui soutient la culture comme lien social, le faire ensemble, le créer ensemble ».